

Les brandlériens (K. P. D. O.) et la bureaucratie stalinienne

Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de contradiction entre les intérêts de l'Etat soviétique et ceux du prolétariat international. Mais il est foncièrement erroné de reporter cette règle sur la bureaucratie stalinienne. Son régime entre de plus en plus en contradiction, aussi bien avec les intérêts de l'Union soviétique qu'avec les intérêts de la révolution mondiale.

A cause de la bureaucratie soviétique, Hugo Urbahns ne voit pas les bases sociales de l'Etat prolétarien. Ainsi qu'Otto Bauer, Urbahns construit la notion d'un Etat en dehors des classes ; mais à la différence d'Otto Bauer, il trouve ce spécimen dans l'actuelle République des Soviets, au lieu de l'Autriche.

D'autre part, Thalheimer affirme que « la position trotskyste envers l'Union soviétique, position qui met en doute (?) le caractère prolétarien (?) de l'Etat soviétique et le caractère socialiste de la construction économique » (10 janvier) a un caractère « centrisme ». Ainsi Thalheimer ne fait que démontrer combien il a poussé loin l'identification de l'Etat ouvrier et de la bureaucratie soviétique. Il demande qu'on regarde l'Union soviétique non pas avec les yeux du prolétariat international, mais uniquement à travers les lunettes de la fraction stalinienne. En d'autres termes, il raisonne non comme le théoricien de la révolution prolétarienne, mais comme un laquais de la bureaucratie stalinienne. Un laquais mécontent, disgracié, mais un laquais tout de même, qui attend sa grâce. C'est pourquoi, même étant dans « l'opposition », il n'ose pas nommer la bureaucratie à haute voix : comme Jehovah, la bureaucratie ne le pardonnerait pas : « N'invoque pas mon nom en vain ».

Tels sont les deux pôles des groupements communistes : l'un ne voit pas la forêt derrière les arbres, tandis qu'à l'autre la forêt empêche de distinguer les arbres. Il n'y a, néanmoins, absolument rien d'inattendu dans le fait que Thalheimer et Urbahns se soient trouvés une parenté touchante et qu'ils aient fait bloc — contre l'appréciation marxiste de l'Etat soviétique.

« Le soutien » vague, et qui n'oblige à rien, de « l'expérience russe » est devenu pendant ces dernières années une marchandise assez répandue et très bon marché. Il y a, dans toutes les parties du monde, pas mal de journalistes, de touristes, de gens de lettres, radicaux, semi-radicaux, humanitaires, pacifistes et « socialistes » qui manifestent, envers l'U.R.S.S.

et envers Staline, la même approbation sans réserves que les brandlériens. Bernard Shaw qui, autrefois, critiqua férocement Lénine et l'auteur de ces lignes, approuve entièrement la politique de Staline. Maxime Gorki qui se trouvait en opposition envers le Parti communiste pendant la période de Lénine est maintenant entièrement pour Staline. Barbusse qui marche la main dans la main avec les social-démocrates français soutient Staline. L'hebdomadaire américain *The New Masses*, édition des petits-bourgeois radicaux de second ordre, défend Staline contre Rakovsky. En Allemagne, Ossietzky qui cita avec sympathie mon article sur le fascisme a cru nécessaire de remarquer que je suis injuste dans ma critique envers Staline. Le vieux Ledebour dit : « En ce qui concerne la question litigieuse principale entre Staline et Trotsky de savoir si l'on peut entreprendre la socialisation dans un seul pays et la mener avec succès jusqu'au bout, je suis entièrement du côté de Staline ». Le nombre de ces exemples peut-être multiplié jusqu'à l'infini. Tous ces « amis » de l'U. R. S. S. abordent les problèmes de l'Etat soviétique de l'extérieur, comme observateur, comme sympathisants, parfois en flâneurs. Bien entendu, il est plus digne d'être l'ami du Plan quinquennal soviétique que celui de la Bourse de New-York. Mais, néanmoins, la sympathie passive, petite-bourgeoise de gauche est loin d'être du bolchevisme. Il suffira du premier échec important de Moscou pour disperser la plupart de ce monde comme de la poussière au vent.

En quoi la position des brandlériens envers l'Etat soviétique diffère-t-elle de la position de tous ces « amis » ? Peut-être par seulement moins de sincérité. Un tel soutien ne fait ni chaud ni froid à la République des Soviets. Et quand Thalheimer nous apprend, à nous, opposition de gauche, bolcheviks-léninistes russes, comment il faut se comporter envers l'Union Soviétique, il ne peut que provoquer un sentiment de dégoût.

Rakovsky dirigea en personne la défense des frontières de la Révolution soviétique, il aida à faire faire les premiers pas à l'économie soviétique, il participa à l'élaboration de la politique envers la paysannerie, il fut l'initiateur des comités de paysans pauvres en Ukraine, il dirigea l'application de la N. E. P. dans les conditions particulières de l'Ukraine, il connaît tous les détours de cette politique, il la suit encore maintenant, à Barnaoul, chaque jour avec une tension passionnée, il met en garde contre les erreurs, il suggère des voies justes. Kote Zinzadzé, le vieux combattant mort dans la déportation, Mouralov, Karl Grünstein, les Eltzine, père et fils, Kasparova, Choumskaja, Dingelstedt, Solntzev, Stopalov, Posnansky, Sermux, Blumkine, fusillé par Staline, Boutov que Staline fit périr dans la prison, les dizaines, les centaines, les milliers d'autres disper-

sés dans les prisons et les lieux de déportation, ce sont tous des combattants de l'insurrection d'Octobre, de la guerre civile, qui ont participé à la construction socialiste, que n'effraiera aucune difficulté et qui, au premier signal de détresse, sont prêts à occuper les postes de combat. Est-ce à eux d'apprendre chez Thalheimer la fidélité envers l'Etat ouvrier ?

Tout ce qui est progressif dans la politique de Staline fut formulé par l'opposition de gauche et honni par la bureaucratie. Pour avoir pris l'initiative de l'économie planifiée, des rythmes élevés, de la lutte contre les koulaks, d'une collectivisation plus large, l'opposition de gauche paya et paye encore par des années de prison et de déportation. Qu'ont-ils donc apporté à la politique économique de l'U. R. S. S., tous ces partisans sans réserves, tous ces sympathisants et amis, y compris les brandlériens ? Rien ! Derrière leur soutien vague et sans critique de tout ce qui se fait en U. R. S. S. se cache nul enthousiasme internationaliste mais seulement une sympathie tiède : c'est qu'il s'agit de choses qui se passent en dehors des frontières de leur propre patrie. Brandler et Thalheimer croient et le disent parfois : « Le régime de Staline ne nous conviendrait pas, bien entendu, à nous, Allemands ; mais pour les Russes, il est encore assez bon ! »

Le réformiste voit dans la situation internationale la somme des situations nationales ; le marxiste considère la politique nationale comme fonction de la politique internationale. Dans cette question fondamentale, le groupe du P. C. A. O. (brandlériens) occupe une position nationale-réformiste, c'est-à-dire qu'il nie, en fait, sinon en paroles, les principes internationalistes et les critères de la politique nationale.

Le partisan et le collaborateur le plus proche de Thalheimer fut Roy, dont le programme politique pour l'Inde, de même que pour la Chine, prend entièrement sa source dans l'idée stalinienne des partis « ouvriers et paysans » pour l'Orient. Pendant une série d'années, Roy fit la propagande pour un parti national-démocratique aux Indes. En d'autres termes, il agissait en démocrate national petit-bourgeois et non en révolutionnaire prolétarien. Cela n'empêcha nullement sa participation active dans l'état-major des brandlériens (1).

Cependant, l'opportunisme national des brandlériens se manifeste de la façon la plus grossière envers l'Union Soviétique. A en croire les brandlériens, la bureaucratie stalinienne agit chez elle infailliblement. Mais la direction

(1) Roy est maintenant condamné pour de longues années par le gouvernement Macdonald. La presse de l'Internationale Communiste ne se croit pas obligée de protester contre cela : on peut faire un bloc intime avec Tchan-Kaï-Chek, mais on ne doit pas défendre le brandlérien hindou Roy contre les bourreaux impérialistes.

de cette même fraction stalinienne s'avère, on ne sait pas pourquoi, néfaste en Allemagne. Pourquoi donc ? Il ne s'agit pas d'erreurs isolées de Staline causées par sa méconnaissance des autres pays, mais bien d'un cours déterminé d'erreurs, de toute une tendance. Thaelmann et Rémelé connaissent l'Allemagne, comme Staline la Russie, comme Cachin, Séward ou Thorez la France. Tous ensemble, ils forment une fraction internationale et élaborent sa politique pour les divers pays. Mais il s'avère que cette politique, irréprochable pour la Russie, cause la perte de la révolution dans les autres pays.

La position de Brandler devient malheureuse surtout quand on la transporte à l'intérieur de l'U. R. S. S. où un brandlérien est obligé de soutenir Staline, sans réserve. Radek qui, en fait, fut toujours plus près de Brandler que de l'opposition de gauche, capitula devant Staline. Brandler n'a pu qu'approuver cet acte. Mais le capitulaire Radek fut aussitôt contraint par Staline de traiter Brandler et Thalheimer de « social-fascistes ». Les soupirants platoniques berlinois du régime stalinien n'essaient même pas de sortir de ces contradictions humiliantes. Leur but pratique est cependant clair, même sans commentaires : « Si tu me mets à la tête du Parti en Allemagne, dit Brandler à Staline, — je m'engage à reconnaître ton infaillibilité dans les affaires russes, à condition que tu me permettes d'appliquer ma politique dans les affaires allemandes ». Peut-on avoir de l'estime pour de tels « révolutionnaires » ?

Mais même la politique internationale de la bureaucratie est critiquée par les brandlériens d'une façon excessivement unilatérale, et du point de vue de la théorie, avec mauvaise foi. Le seul vice de cette politique est, paraît-il, l'« ultra-gauchisme ». Or, peut-on accuser le bloc de Staline avec Tchan-Kaï-Chek, bloc qui dura quatre années, d'ultra-gauchisme ? La création de l'Internationale paysanne fut-elle de l'ultra-gauchisme ? Peut-on qualifier de putschisme le bloc avec le Conseil général de briseurs de grèves ? Ou la création de partis ouvriers et paysans en Asie et du parti d'ouvriers et de fermiers aux Etats-Unis ?

Et, en outre, quelle est la nature sociale de l'ultra-gauchisme stalinien ? Qu'est-ce ? — un état d'âme provisoire, un état maladif ? — Vous cherchez en vain la réponse à cette question chez le théoricien Thalheimer.

Cependant, l'énigme fut résolue il y a longtemps par l'opposition de gauche : il s'agit d'un zigzag ultra-gauchiste du centrisme. Mais c'est précisément cette définition, confirmée par le développement des neuf dernières années, que les brandlériens ne peuvent pas admettre parce qu'elle les tue. Ils ont participé, avec la fraction stalinienne, à tous ses zigzags de droite, mais ils se sont insurgés contre les zigzags de gauche ; par cela, ils ont démontré